

# 1

## UN MATIN

En Pologne, les nuits d'automne sont d'un noir d'encre. Ciel et terre, étroitement enlacés, se livrent à des actes secrets, énigmes du monde créé.

Dans la grisaille du petit matin, le ciel se sépare de la terre, laissant les prés et les champs couverts d'une gelée blanche, immaculée. De mystérieuses gouttes perlent des arbres. Tout est silencieux: pas un cri d'animal, le monde n'appartient encore à personne et, comme un nouveau-né abandonné, il vient à peine d'éclore sous la rosée fraîche et le ciel qui s'élève.

Semblable au clapotis d'invisibles rigoles retentit quelque part dans les champs un cliquetis métallique. Émergeant des brumes matinales, les premières voitures sortent de Praga par la route empierrée. Les bidons de lait s'entrechoquent dans l'aube naissante et réveillent le monde endormi.

Chargés de choux, de pommes de terre, de caisses d'œufs, de volailles, de tonneaux de prunes, de baquets de poires, une procession de chariots cahotant sur les pavés inégaux se détache de l'obscurité. Juifs et paysans viennent des campagnes et des villages environnants nourrir la grande ville. Sur les bottes de foin sont

juchées de robustes filles, bien en chair, le visage rougi par le vent, la chevelure cachée sous des foulards multicolores. Dans les chariots encore humides de la rosée nocturne s'entassent des Juifs frigorifiés malgré leurs oreilles protégées, des paysans trempés sous leurs peaux de mouton fumantes. Fourbus, la tête lasse, les flancs couverts de sueur, les chevaux font résonner sous leurs sabots les pavés de la chaussée. Le cortège se dirige par les rues de Praga vers le pont qui mène sur l'autre rive.

À travers la superstructure métallique du pont, on aperçoit, de l'autre côté de la Vistule, les toits et les clochers des églises, couverts de gelée blanche. Sur la rive haute : Varsovie.

Chez Hurwitz, l'instituteur, il fait encore nuit noire. Sur des chaises, les vêtements éparpillés prennent des allures de spectres. On entend, venant de tous les coins et sur tous les tons, la lourde respiration des dormeurs. La maison baigne dans la moiteur tiède de l'air chargé d'odeurs de corps et de literie. La première à sauter du lit est la maîtresse de maison. Le visage encore ensommeillé, elle pose les pieds par terre, sans bruit, cherche à tâtons ses vêtements, s'efforçant de ne réveiller personne. Son mari s'agite. Sans un mot, il allume la lampe sur la table de nuit.

— Pour quoi faire ? Je vois très bien comme ça !

— Il est encore tôt, grommelle-t-il, à moitié endormi.

— L'hiver approche. Au marché, on s'arrache la nourriture.

Et, déjà, l'eau coule au robinet de la cuisine.

La veille, on avait préparé quelques sous pour les emplettes. Mme Hurwitz avait passé toute la journée à courir chez les parents d'élèves réclamer les arriérés des cours. Sa fille avait ajouté l'argent reçu en paiement de leçons qu'elle donnait de son côté. Cette somme aurait dû lui servir à acheter un manteau d'hiver, mais elle était de toute façon insuffisante. Les bouches à nourrir sont nombreuses. L'hiver sera long et impitoyable. Il faut pour le moins préparer des pommes de terre, quelques tonneaux de choux et une petite marmite de confiture.

En soldat entraîné, Mme Hurwitz s'habille à toute allure, jette à la ronde un regard sur les dormeurs, calcule mentalement combien de personnes mangeront à sa table et lance un coup d'œil hostile à la porte de la «synagogue». C'est ainsi qu'elle nomme la pièce qu'elle a cédée aux jeunes gens venus de province étudier avec son mari et qu'elle loge pour une somme dérisoire. «Ce n'est pas leur faute s'ils ont besoin de manger.» Elle n'a pas le loisir de songer plus avant. Le temps presse. Là-bas, au marché, les femmes doivent être en train de se disputer la marchandise avant que les boutiquiers n'achètent tout. Elle jette un châle sur sa tête, saisit au passage un petit pain rassis et, un panier à provisions à chaque bras, elle se précipite dans l'escalier.

Son mari éteint la lampe, se glisse sous la chaude couverture et se livre au sommeil.

L'instituteur Hurwitz est un dormeur impénitent. Gare à celui qui le réveille s'il fait un somme dans la journée, entre deux cours! Hier, il s'est couché tard, s'étant lancé avec le Jachlinien dans une controverse sur l'avenir de la Pologne. Lorsqu'il s'agit d'un débat,

et surtout à propos de la Pologne, il faut toujours que Shlomo Hurwitz ait le dernier mot, qu'il en sorte vainqueur. Sinon, ce serait la fin du monde... Le Jachlinien (on nommait les jeunes gens d'après leur lieu d'origine) l'avait exaspéré par son ignorance et, comme toujours dans ce cas, Hurwitz avait cherché consolation dans les paroles prophétiques de Mickiewicz, dans la troisième partie des *Aïeux* dont il conservait en secret un exemplaire édité en Galicie, craignant toujours une perquisition qui lui ferait perdre la licence d'enseigner. La discussion s'était prolongée jusqu'à deux heures du matin et la journée s'annonçait difficile; pas une minute de libre entre les cours, des escaliers à monter et à descendre. Mais le sommeil ne revenait pas, le «devoir» l'appelait.

Ce «devoir», c'était un examen qui portait sur le programme de quatre classes de lycée russe et qu'il devait passer pour avoir le droit, selon une ordonnance récemment promulguée, de diriger une école primaire.

Grâce à d'infinis efforts et à d'importants soutiens, on lui avait laissé sa patente jusqu'à l'examen. Lui qui, dès l'âge de dix-huit ans, avait obtenu des plus éminents rabbins l'autorisation de trancher les questions de droit talmudique les plus ardues, qui avait dans toute la Pologne une réputation de génie, qui, déjà père de famille, ignorait jusqu'à l'alphabet polonais et avait réussi à apprendre en un rien de temps trois langues en assimilant des dictionnaires entiers, qui avait fait siens des systèmes philosophiques complexes, qui était parvenu à une connaissance inépuisable de l'histoire universelle, il devait recommencer à étudier comme un gamin.

En principe, il n'aurait pas dû s'inquiéter. Il savait par cœur l'Histoire de la Russie d'Ilovayski, il ne craignait pas non plus la physique, la géographie, l'histoire naturelle ou les mathématiques. Mais il se tourmentait pour une stupide chanson enfantine. Il était incapable de distinguer dans la prononciation russe le «i» mou du «i» dur. Patriote polonais, il n'éprouvait que haine pour la langue russe imposée, bien qu'il apprêtiât sa littérature. Sa bouche se refusait à prononcer correctement un seul mot russe. Ni plus ni moins. On eût dit que, entre sa langue et ses dents, les sons se pétrissaient pour devenir une pâte informe.

Il savait bien que l'examineur n'allait l'interroger ni sur l'histoire, ni sur les mathématiques, mais précisément sur cette maudite chanson enfantine qu'il rabâchait tous les jours dans l'anthologie à moitié déchirée.

Shlomo Hurwitz n'avait pas pour habitude de se faire du souci. Sa femme l'en avait délivré du jour où il était venu vivre chez ses beaux-parents<sup>1</sup>. Comme toute femme juive, elle avait pris en charge les tracasseries d'ici-bas, laissant à son mari le soin de la vie éternelle. C'était à l'époque lointaine où, dans la Maison d'étude, il engrangeait des trésors pour l'au-delà. Cette disposition ne changea pas quand il devint libre penseur et se plongea dans la lecture de livres profanes. Et, aujourd'hui encore, Rachel-Léa ne pouvait rester indifférente lorsqu'elle l'entendait psalmodier dans la petite pièce, leur chambre à coucher, un passage difficile de «philosophie», ainsi qu'elle nommait les

---

1. Dans l'Europe de l'Est, la subsistance des jeunes couples juifs était assurée par les parents de la mariée pendant un certain temps, fixé par contrat de mariage. (NdT)

nouvelles études de son mari. Alors, elle se déplaçait sans faire de bruit et faisait taire les enfants d'un « chut ! » autoritaire.

Shlomo Hurwitz ne connaissait qu'une tâche dans la vie : étudier. Jadis, il étudiait le Talmud, à présent c'était la « philosophie ». Les autres soucis étaient du ressort de sa femme, hier comme aujourd'hui.

Ce matin, il ne pouvait se rendormir, l'inquiétude le rongait. Il lui fallait se lever dès l'aube pour profiter des deux ou trois heures dont il disposait avant de se présenter à l'école, exactement comme il l'avait fait dans le passé lorsqu'il fréquentait la Maison d'étude. Il s'habilla avec méthode, comme il faisait toute chose dans la vie. Ses vêtements étaient soigneusement rangés, pliés dans un ordre immuable. Il ne supportait pas que l'on inversât pantalon et chemise. Ainsi pouvait-il, sans la moindre hésitation, passer ses habits dans le noir.

Sur la pointe des pieds, afin de ne pas réveiller les enfants, il se rendit dans la cuisine pour une toilette sommaire. En passant, il effleura de la main la tignasse de son fils, le lycéen, dont la tête émergeait de la couverture. Débarbouillé, essuyé, enfin prêt, il nettoya méticuleusement ses lunettes et se mit à l'étude.

L'anthologie était ouverte devant lui à la page de la chanson enfantine et l'appelait à l'ouvrage. Il ne put pourtant se résoudre à gâcher cette matinée si agréable en s'évertuant à prononcer correctement les mots russes. Pédant par nature, attachant une grande importance à l'exacte prononciation des mots, il considérait néanmoins cette tâche comme trop futile pour y consacrer les meilleures heures de la journée, alors que son esprit était dispos et vif. Il était tenté de se mettre à

son travail préféré, le tri des matériaux pour l'ouvrage scientifique qu'il se proposait d'écrire en grand secret, un recensement des noms juifs polonais qui couraient à travers l'histoire de la Pologne. Il possédait «ses sources» dont il tirait des notes.

Il repoussa à plus tard la lecture de son anthologie et la pensée de son examen imminent, et de même fit-il des problèmes matériels du jour, le loyer, le charbon pour l'hiver, la nourriture, toutes choses qu'il confiait à sa femme. Rachel-Léa s'en arrangerait fort bien.

De la salle à manger voisine, où dormaient les enfants, lui parvint le son d'une voix de garçon qui répétait des mots étrangers dans une langue incompréhensible. C'était son fils, élève de sixième année, qui révisait sa leçon de grec, un passage de *l'Odysée*. Un instant, le père interrompit son étude pour écouter les paroles mystérieuses prononcées par son fils cadet, son préféré.

Après l'emprisonnement de l'aîné pour ses activités politiques illégales, que Shlomo Hurwitz réprouvait, ce garçon de seize ans était devenu l'unique dépositaire de ses espoirs. Shlomo Hurwitz était un homme «éclairé», mais sans plus. Dans la Maison d'étude de sa jeunesse, il avait acquis le désir intense de s'instruire. Il aimait à se plonger dans la culture profane comme ses aïeux dans le Talmud, Il venait en aide à ceux qui aspiraient à la connaissance. La culture, il la vénérât pour elle-même et voyait en son fils l'incarnation de son idéal. Il éprouvait à l'écouter réciter du grec le même bonheur que son père dut éprouver à l'entendre jadis psalmodier de l'hébreu. Il faut bien avouer que ce n'était pas sans une certaine envie; et, en effet, il jaloussait son fils de pouvoir lire les classiques grecs et latins

dans l'original, bonheur pour lui hors de portée, aussi inaccessible que les champs opulents des seigneurs pour le pauvre qui les regarde de loin. Il enviait sa jeunesse qui lui offrait les possibilités d'étudier que lui-même n'avait jamais connues.

Depuis l'enfance, il subsistait en vendant aux autres le savoir qu'il avait acquis. C'était déjà ainsi lorsqu'il avait la foi et qu'il enseignait les jeunes garçons à la Maison d'étude. Cela avait continué quand, plus tard, il était passé à d'autres formes d'enseignement. Malgré sa passion pour la pédagogie qui le poussait à partager ses connaissances et les satisfactions qu'il en tirait, il regrettait ces jours et ces nuits consacrés aux autres. Il songeait au savoir qu'il aurait pu accumuler pendant les longues journées d'été et les longues nuits d'hiver. Shlomo Hurwitz convoitait le temps comme le pauvre la richesse; de plus en plus de temps pour pouvoir étudier, voilà ce à quoi il aspirait. Il avait acquis une habileté remarquable pour l'économiser. Nul n'était capable de s'habiller aussi vite, de le suivre dans la rue lorsqu'il se rendait à ses cours, de monter et de descendre les étages aussi rapidement. Il pouvait se concentrer sur la lecture d'un livre lors d'un trajet en tramway et, entre deux passages de Spinoza, sans prononcer une parole, sans lever les yeux de son livre, payer le contrôleur, réagir à une bousculade sans même jeter un regard à son voisin qui tentait de s'emparer du peu de place dont il disposait. Sans interrompre sa lecture, il savait quand il était arrivé. Il se dirigeait, à travers la foule, droit vers sa destination, sans prêter la moindre attention à ce qui se passait autour de lui.

Grâce à cette course perpétuelle, il avait conservé la souplesse du temps de sa jeunesse.

Écoutant son fils réciter du grec, il était tenté d'entrer dans sa chambre pour lui dire un mot gentil, mais il se refusa ce plaisir. Shlomo Hurwitz « observait » comme un Juif pieux les commandements de la pédagogie. Transgresser les lois de l'instruction et du progrès constituait à ses yeux un péché inexpiable. L'instinct paternel le poussait à se rebeller contre la tyrannie de la « pédagogie » qui interdit de manifester ses sentiments envers un jeune homme. La « logique », un terme que Shlomo Hurwitz affectionnait tout particulièrement, devait triompher, mais Shlomo Hurwitz avait un faible pour son jeune fils. Il se réjouissait non seulement des dons qui lui avaient permis d'entrer au lycée, mais plus encore de son ardeur au travail. La leçon de grec prévue pour le lendemain, David l'étudiait à l'avance. Celui-ci au moins, son père en était persuadé, ne se laisserait pas détourner par des activités politiques. Sa voie le mènerait à une carrière de savant ; et cela, pour Hurwitz, représentait le plus grand bonheur auquel toute vie humaine devait tendre. Ses sentiments pour le garçon finirent par vaincre sa « logique » mais, afin de ne pas pécher contre la « pédagogie », au lieu de la parole affectueuse qu'il avait eu envie de lui adresser, il le rabroua à travers la porte.

— David, David – Shlomo Hurwitz avait donné à ses enfants des prénoms bibliques –, cesse d'avalier les mots comme des pâtes fraîches. *L'Odyssée* ne s'ingurgite pas, mais se déguste comme un bon vin.

Le garçon ralentit son débit et, pour faire plaisir à son père, déclama avec plus d'application les strophes d'Homère.

Il n'en pensait pourtant pas moins : C'est facile pour lui de dire « n'avale pas » mais, pour trouver grâce aux

yeux de Vassil Andreïevitch, ce porc qui aime tant les Humanités et qui est président du jury, il faut lui réciter par cœur au moins cent vers. En apprenant par cœur dix fois plus de vers de l'*Odyssee* que nécessaire, il obtenait toujours 5 sur 5, ce qui lui permettait de conserver la bourse offerte par un riche mécène et de payer ses frais de scolarité.

Bientôt résonnèrent aux quatre coins de la maison des voix jeunes et moins jeunes, graves et aiguës, des mots compréhensibles et inconnus, des chiffres, des principes de physique, des noms de lieux géographiques, de fleuves d'Afrique, d'îles du Pacifique qui ne seraient jamais visités, des chiffres astronomiques qui ne seraient jamais utilisés, des lois de la physique qui ne seraient jamais appliquées, des règles de grammaire qui avaient été établies uniquement pour torturer les enfants et assombrir leurs jeunes années.

La «synagogue» dont le siège se trouvait chez Hurwitz s'éveillait. Il faisait jour et la lampe à gaz était devenue inutile quand Rachel-Léa revint du marché. Elle était couverte de sueur, non pas à cause des deux énormes paniers remplis de légumes, de fruits, de laitages et d'autres aliments, mais parce qu'elle craignait d'être en retard pour le petit-déjeuner de son mari et des enfants avant leur départ pour l'école. Un grand escogriffe de paysan la suivait, portant un sac de pommes de terre et un panier de prunes pour la confiture. Derrière elle se faufila un jeune homme d'aspect craintif.

— Qui est-ce ? demanda Hurwitz lorsqu'il entra dans la cuisine pour réclamer à Rachel-Léa son café du matin et aperçut l'étranger.

— Je ne sais pas, je l'ai trouvé dans l'escalier. Il y a passé la nuit.

Le jeune homme silencieux, intimidé, assis dans un coin comme s'il se sentait protégé par l'ombre de Rachel-Léa, se leva à l'entrée de l'instituteur. Ses papillotes tremblaient, ses yeux fixaient un point vague de la pièce.

— Vous êtes peut-être M. Hurwitz ? demanda-t-il.

— Que voulez-vous ?

— Étudier... j'ai très envie d'étudier, bredouilla-t-il.

— Très bien, parfait. Mais que puis-je pour vous ?

— On raconte chez nous, à Krasnyshin, d'où je viens, que celui qui veut étudier doit se rendre à Varsovie chez le maître Shlomo Hurwitz. On dit qu'il aide tout le monde. Je veux étudier, je le veux vraiment.

— Moi aussi. Et chez qui dois-je aller ? Pouvez-vous me donner une adresse ?

Le jeune homme resta sans voix. Le tremblement de ses papillotes redoubla. Il se balançait et finit par murmurer, comme pour lui-même :

— Que dois-je faire alors ?

— Est-ce que je sais ? Pourquoi me le demander, à moi ? Suis-je le ministre de l'Éducation ? Est-ce que je possède une académie ? Si j'étais le ministre de l'Éducation, si je possédais une académie, j'aiderais certainement des jeunes gens comme vous. Mais que puis-je faire ? Pourquoi venez-vous chez moi ?

— Mais alors, chez qui d'autre ? murmura le jeune homme.

Rachel-Léa, qui par respect pour son mari n'était pas intervenue jusque-là, ne put en supporter davantage. Elle rougit jusqu'aux oreilles et explosa :

— Pourquoi te mets-tu en colère contre lui ! Que doit-il faire s'il veut étudier ? Il n'est venu ni pour voler, ni pour tuer, il est venu pour apprendre !

Asseyez-vous, jeune homme, vous avez certainement faim. Et, s'adressant à son mari :

— Laisse-le respirer, il a passé toute la nuit dehors !

— Où vas-tu le mettre ? La maison est pleine.

Pourquoi accourent-ils tous chez moi ?

L'apparition de l'inconnu avait éveillé la curiosité des autres occupants de la maison. Sur le seuil de la cuisine, brandissant son bras infirme, un des locataires de la «synagogue» vint examiner son nouveau condisciple.

— Pourquoi vouloir étudier, jeune homme ? Il faut travailler !

— Ah ! Ah ! voilà le renégat ! On ne vous a rien demandé, à vous ! Il en vaut bien dix comme vous ! s'emporta Rachel-Léa, réconfortant le jeune homme craintif d'un regard amical. Ne les écoutez pas, asseyez-vous, je vais faire du café.

Elle s'empara du paquet enveloppé dans un journal que le jeune homme avait gardé pendant tout ce temps sous son bras et le posa sur la table, marquant ainsi tacitement sa résolution de le garder à la maison.

L'instituteur tenta de dire quelque chose, mais sa femme lui cloua aussitôt le bec.

— Laissez-moi tranquille. Sortez de la cuisine, je dois faire le café.

Et l'énergie qu'elle mit à tourner la manivelle de son moulin à café fit si bien que son mari et le locataire déguerpirent.